Le Serviteur DU PAUVRE

Le givre argentait les arbres des Champs Elysées poudrés à frimas comme les marquis de l'ancien régime.

C'était avenue Montaigne, vers neuf heures du matin ; le soleil se montrait dans la brume comme un globe de feu, mais il ne rayonnait pas. La bise était dure au pauvre monde. On passait vite sur l'avenue, les femmes se voilaient la figure, les hommes baissant la tête comme les vaisseaux dont la prone se courbe sous l'ouragan. On n'eût pas mis un chien à la porte.

Je passais comme tout le monde. Une chiffonnière, pâle et affamée, conduisait par la bride un pauvre petit âne qui avait l'air d'avoir cent ans, et qui traînait une pauvre petite charrette toute pleine des immondices du quartier : chiffons, bouteilles cassées, journaux, bouquets dédaignés, casseroles trouées, ferrailles, croûtes de pain, billets doux,—en un mot, les mille riens qui sont la fortune des chiffonniers. La femme avait fait une bonne récolte depuis minuit ; mais l'âne était à bout de forces.

..Il s'était arrêté court, comme s'il eût résolu de ne plus faire un pas ; ses jambes flageolaient et menaçaient ruine ; il penchait la tête avec mélancolie, en âne recueilli qui pressent sa dernière heure.

Ce spectacle me navra : je m'arrêtai court, comme lui.

Un chiffonnier eût battu l'âne pour le ranimer, tout en l'injuriant ; la chiffonnière regardait la pauvre bête d'un air compatissant, vrai regard de mère, de cœur.

L'âne aussi la regarda.... œil éloquent et qui dit :

" C'est fini, je suis au bout ; j'ai été héroïque pour toi ; j'ai passé toutes les nuits sans me plaindre jamais, parce que j'ai compris que ta misère était plus grande encore que la mienne ; tu as été bonne pour moi, tu ne m'as refusé ni le pain ni les caresses ; tu as même volé pour moi l'avoine du voisin ; tu m'as donné la moitié de ton lit sur la paille.... Mais je meurs à la peine."

La femme regardait toujours l'âne ; elle lui parla doucement.

— Allons, allons, mon cher Pierrot, ne vas-tu pas me laisser là !

Elle fit deux pas vers la petite voiture et déchargea le panier de verres cassés.

— Allons! dite-elle encore, comme s'il eût compris ; cette fois tu peux marcher, Pierrot!

Et elle se mit à la roue ; mais l'âne ne broncha pas, il savait qu'il n'aurait pas la force d'aller jusqu'à Saint-Ouen, sa dernière station dans la misère.

—Comment veux-tu que nous arrivions, Pierrot ? Je pourrais bien traîner la voiture, mais toi ! Tu ne voudrais pas que je te fasse la honte de t'attacher derrière ton chariot.

L'âne dressa l'oreille ; mais ce fut tout.

J'allais parler à la chiffonnière et son âne, quand elle courut au prochain cabaret. L'animal la suivit des yeux avec une visible inquiétude. Il semblait qu'il eût peur de mourir sans sa maîtresse.

Cet âne était si petit qu'à distance on le prenait pour un chien des Pyrénées. On pouvait dire de celui là qu'il avait blanchi sous le harnais ; il lui restait çà et là quelques touffes de poils gris, à la crinière, à la queue et sous le ventre. Mais on n'avait pas besoin de le toudre tous les ans comme les chevaux de luxe, tant la misère et la vieillesse y avaient travaillé ; c'était comme une montagne que l'été a brûlée par places. Pierrot semblait, du reste, par son air résigné, revenu des vanités du monde.

On ne peut pas donner idée de son échine. Les os perçaient la peau : un peu plus, il eût été diaphane ; mais sa figure n'en avait que plus d'expression. A première vue, on était pris de je ne sais quoi d'humain, par l'intelligence et la bonté. Pourquoi avait-il été condamné à un pareil martyre ?

La chiffonnière revint bientôt, portant d'une main un morceau de pain et de l'autre un morceau de sucre.

L'âne souleva la lèvre et tenta d'avancer les dents, de vraies touches de vieux clavecin ; mais, quoique ce fût l'heure du déjeuner, il laissa tomber le pain ; il n'avait plus de force que dans les jambes.

La chiffonnière lui donna le sucre, il le prit comme pour lui faire plaisir ; mais il le laissa tomber à côté du pain.

—Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! quel malheur! dit la chiffonnière.

Elle ne pensait plus du tout à ramener à sa maison son bien, elle ne pensait qu'à son ami Pierrot.

—Pierrot ! Pierrot ! lui dit-elle.

Elle jugea que l'âne était perdu ; deux grosses larmes perlèrent à ses yeux ; elle ouvrit les bras, elle prit la tête de l'âne et l'embrassa comme un enfant.

Et je vous jure que l'âne lui-même versa deux larmes!

Cet embrassement fut un miracle qui se traduisit d'abord par un cri du cœur, l'âne se mit à braire comme en ses meilleurs jours.

J'avais peur que ce ne fût le chant du cygne ; mais Pierrot revenait à lui.

Je m'étais retenu, tout ému par le spectacle ; je m'approchai et je tendis la main à la femme.

—C'est bien, madame, ce que vous avez fait là.

—Ah ! monsieur, dit-elle en pleurant, si vous saviez comme j'aime cette bête. Figurez-vous que je l'ai sauvée de l'abattoir, il y a sept ans de cela. Dans ce temps-là, je n'avais qu'une hotte ; c'est avec mon crochet que j'ai élevé sept enfant.

Le père est parti je ne sais où et, il y a quinze jours, ma première fille est morte. Mon plus grand chagrin a été de mettre la dernière aux Enfants Trouvés, car j'en ai eu onze. Il y en a quatre qui sont morts à la mamelle ; que voulez-vous, on ne peut pas les soigner quand on court toute la nuit. Ce petit âne-là m'a souvent consolée, car c'était un meilleur compagnon que mon homme. Avec lui, on ne s'arrêtait pas au cabaret et on n'était jamais battue ; aussi je ne t'ai jamais battu, n'est-ce pas, Pierrot ?

Le pauvre petit âne avait l'air d'être de la conversation, il dressait les oreilles et opinait du bonnet.

Un de mes amis passait, qui me demanda ce que je faisais là.

—Mon cher, je fais un nouvel ami. Et je flattai l'âne de la main.

—Il a peut-être beaucoup d'esprit, me dit le nouveau venu, mais il n'est pas beau.

—Eh ! bien, moi, je le trouve superbe. Je voudrais bien vous voir à sa place. Il est sorti à minuit et n'a pas découché, lui ! Croyez-moi, vous venez de faire, comme moi, une bonne rencontre. Voulez-vous être de moitié dans une œuvre de charité ?

—De tout cœur.

—Eh bien! achetons cet âne pour lui donner ses Invalides. Il sera soigné par cette brave femme....

La chiffonnière nous regardait d'un air sévère, craignant qu'on ne se moquât d'elle. Mais quand elle vit briller cinq louis, elle sourit doucement.

—Combien vous a coûté Pierrot ?

—Quarante francs.

—Eh bien ! vous retournerez à l'abattoir, vous achèterez un autre âne et vous nourrirez celui-ci.

Je donnai ma carte à la chiffonnière et je dis adieu à l'âne en lui caressant le museau.

Le miracle était opéré ; l'âne, ragaillardi, repartit presque gaiement. La chiffonnière se mit à la queue de la voiture pour aider son ami Pierrot.

Mais, hélas! elle est venue le soir chez moi tout en larmes.

J'ai compris tout de suite.

—Oh ! monsieur. Il est défunt.

—Pauvre Pierrot !

—Quand vous l'avez vu, il mourait à regret ; voilà pourquoi il a repris ses dernières forces pour arriver jusque chez nous.

—Brave Pierrot!

—Oui, monsieur, nous sommes arrivés tant bien que mal à Saint-Ouen. Mais quand il a vu notre baraque, il est tombé à genoux. J'ai voulu le relever, mais, cette fois, c'était fini. Mes enfants sont accourus, quelle misère, monsieur! Je n'ai rien vu de plus triste. Tout le monde lui parlait et le caressait. Voyez-vous, il y en a dans le monde qui ne valent pas un pauvre âne comme Pierrot. Quand on pense qu'il a voulu mourir à sa maison, après avoir fait son travail de tous les jours. Oui, monsieur, il est mort à la porte.

—C'est le soldat qui achève de mourir après avoir brûlé sa dernière cartouche.

La chiffonnière ouvrit la main, où je vis luire les cinq louis du matin.

—Voilà "vos cent francs," monsieur.

—Oh ! madame, ils sont bien à vous.

J'avoue que je ne sais qui je dois le plus admirer de Pierrot ou de la chiffonnière, "l'âne" qui accomplit son devoir et la "femme" plus délicate que la charité !

Mort du ministre des travaux publics de Prusse

Berlin, 28 avril — Le général Von Budde, ministre des travaux publics du royaume de Prusse, qui depuis quelque temps souffrait d'un cancer à la gorge, est mort aujourd'hui en sa résidence de Berlin.

Le défunt était né en 1851 et avait été nommé ministre en juin 1902.

LA GUÉRITE

Dans le salon de la colonelle de Lantillac, on s'entretient des derniers changements d'uniforme prescrits par le ministre.

—Moi, dit la maîtresse de maison, je ne formule pas une objection tant que l'on ne touche point aux guérites des factionnaires.

—Êtes-vous assez railleuse ! s'écriait une jeune femme ; madame, vous vous moquez de nous.

—Pas le moins du monde ! Il en est parmi nous, mesdames, qui s'oublient à contempler une fleur desséchée conservée entre les pages enluminées de quelque artistique missel. Pour elles, c'est un cher souvenir.....

—Et, pour vous, les grossières planches d'une cahute de planton, ont la séduction des pétales flétris rappelant un tas de jolies choses ?

—Tout simplement ! Comme je ne puis enfermer cette volumineuse construction dans un précieux coffret, j'aime à la revoir à sa place habituelle.

—Alors, pour prouver, chère madame, que vous ne vous amusez pas à nos dépens, contez-nous l'origine de votre singulier attrait pour les guérites. Il doit y avoir là quelque exquise amourette.

— Dites roman, ce sera plus juste. Oh ! ce cher roman que toute femme vit, et dont l'unique édition suffit à charmer l'existence entière.

Les habituées des réceptions de Mme de Lantillac avaient interrompu leur gai babillage et s'étaient groupées autour d'elle.

—J'étais bien jeune fille, commençait la spirituelle conteuse, à peine échappée du couvent quand, suprême récompense de brillants succès scolaires, mes parents avaient la bonté de m'emmener à Paris. Là, je retrouvais l'un de mes camarades d'enfance, cousin éloigné que, de suite—je l'ai appris plus tard—sa mère rêvait d'unir à moi.

Mon père, vous le savez, s'est toujours adonné à l'industrie ; il passait son temps à conférer avec des fabricants et des chefs d'atelier.

Très éprise de chiffons, ma mère s'éternisait dans ces temples de la mode qui se nomment le Louvre, le Bon Marché.

J'étais un peu désillusionnée sur le plaisir de mon voyage ; j'avais tant rêvé de longues stations au pied des monuments, immortelles pages de pierre de notre glorieuse histoire! aux lieux témoins des scènes sublimes ou sanglantes du passé.

Pour moi, Paris, c'était un immense théâtre où, le rideau baissé, les acteurs disparus, demeurent des décors permettant d'aisément reconstituer la pièce.

Très aimables, les parents de mon cousin Arthur déclaraient à ma mère qu'à Paris, je pouvais fort bien avoir leur fils pour cicerone. Après quelques hésitations provinciales, ma mère consentit ; il fut convenu qu'une ancienne femme de chambre, depuis longtemps dans la maison, viendrait me chercher tous les matins. Arthur nous rejoindrait et nous guiderait à travers les places, les avenues, les jardins, les squares de la merveilleuse cité.

Oh ! ce que j'aimais ces promenades où, sans gêne, j'imposais mes fantaisies à un compagnon empressé à me complaire! Plus rien de la familiarité garçonnière et taquine d'autrefois, Arthur ne paraissait avoir d'autre volonté que la mienne.

Remarquant mon goût de réminiscences historiques, volontiers il faisait parade d'une érudition qui m'humiliait bien un peu, mais qui m'enchantait tout de même. Il savait des anecdotes piquantes que n'avaient pas contenus mes livres de pensionnaire. Enthousiasmée, je ne le considérais plus comme mon égal ; rien que pour ses intéressants récits, j'étais près de l'admirer ; de là à m'en éprendre, la distance était plus que franchissable.

Nous étions en septembre ; à cette époque de l'année, le ciel est d'ordinaire prodigue de fortes averses ; je n'ai pas à vous mentionner l'horreur que la pluie et la boue inspirent aux Méridionales.

Un matin, Arthur, notre complaisante Annette et moi, nous rentrions au Luxembourg, qui m'était encore inconnu. Quel enchantement que ce jardin, plutôt ce parc magnifique peuplé de statues ! J'avais immédiatement voulu voir la fontaine de Médicis. Trop ignorante des beautés de la sculpture, je n'admirais point le geant que je jugeais massif, méchant, emporté.

Ce jour-là, je m'étais mise en frais de toilette, ma légère robe de soie d'un joli bleu pâle, avait un froufroutement qui me ravissait ; je cambrais ma taille mince, me sentant admirée par Arthur qui avait pris un air important.

Nous éloignant de la grille, au lieu de nous diriger vers le palais de Marie de Médicis, nous allions sous les grands arbres, devisant de mille choses excepté de celle qui nous préoccupait davantage : la subite transformation de nos sentiments.

Regardant plus le gazon ou le sable caillouteux que la cime des marronniers, je n'apercevais pas les gros nuages qui, peu à peu, voilaient l'horizon d'une ombre épaisse. Tout d'un coup, de larges gouttes tombaient bruyantes, s'écrasaient sur les feuilles ; bientôt ce serait un véritable cataclysme.

Précipitamment, j'ouvrais une ombrelle qui, assortie à mon élégant costume, ne pouvait le préserver beaucoup.

—Vite, dit Arthur à Annette, allez à la recherche d'une voiture, nous vous suivons.

C'était le seul parti à prendre ; on n'avait pas encore construit ces abris si précieux contre les ondées imprévues.

Très alerte malgré son âge, la dévouée femme de chambre nous précédait à une distance qui devenait toujours de plus en plus grande. Quant à nous, à peine devant le palais, l'averse s'était faite déluge.

Oh ! ma pauvre et lamentable ombrelle avec ses dentelles formant gouttières .... et j'étais à bout de souffle !

Soudain ! une providentielle inspiration !....Interrompant la rampe de pierre qui entoure le palais, une guérite m'offrait son toit protecteur. Ruisselant d'eau, le factionnaire dédaignait cette cahute, eh bien ! je prendrai sa place.

J'abandonnai le bras d'Arthur et sautai dans la guérite si chanceusement mise sur ma route. Le soldat me regardait les yeux écarquillés, sa bonne figure rougeaude de brave campagnard largement épanouie.

Discret, il reprenait sa marche automatique, très brave sous la pluie qui continuait à être torrentielle.

Après avoir ri beaucoup, Arthur semblait contrarié de l'audacieuse prise de possession d'un refuge tout au moins original.

—Si vous alliez aider Annette à découvrir un fiacre ! criai-je impatientée, tandis que je secouais les plis de ma jupe, essayant de faire voleter la mousseline de mes manches.

Tout à coup, je le vis s'éloigner d'un pas précipité, l'air penaud, comme honteux ; le factionnaire, lui, se rapprochait, tenant plus réglementairement encore son arme. A l'entrée de la guérite, paraissait l'élégant uniforme d'un lieutenant. Quel guignon! Arthur n'était pas là pour expliquer, excuser mon intrusion. Mais, c'était peut-être pour en décliner la responsabilité qu'il avait détalé, le pleutre !

Et cet officier qui riait en me dévisageant impertinemment ....mieux aurait valu un supplément de douche que cette fin d'aventure.

—Mademoiselle.... a craint d'être mouillée ? raillait le lieutenant se disposant à pénétrer dans mon refuge.

—Mademoiselle Pierrette de Salicis, dis-je, recouvrant toute mon assurance.

La petite pensionnaire d'hier devait avoir eu d'instinct une attitude imposante, car le lieutenant saluait respectueusement, et.... se retirait.

Dans sa fuite, il y avait une délicatesse qui manquait absolument à celle de mon cousin.

Ah ! ce que j'étais outrée contre celui-ci ; chacune de mes minutes de solitude augmentait mon dépit. Quel supplice de ne pouvoir immédiatement pousser un cri d'indignation !

Le ciel finit par se fatiguer de déverser ses flots, Arthur me revenait en même temps qu'une éclaircie. Une voiture et la fidèle Annette nous attendaient à la grille.

Si je suivais mon compagnon de promenade sans murmurer le moindre "merci," par contre je gratifiais le piaupiou d'un gracieux sourire, et même d'un signe de la main traduisible par "au revoir !"

Dans le fiacre, je conservais avec Arthur un maintien froid, réservé, contraint ; un brusque cahot l'ayant jeté contre moi, je lui faisais remarquer que son costume imprégné d'humidité, allait achever de friper ma robe.

Boudeur, mécontent sans doute, du rôle qui avait été le sien, il se réfugiait dans un coin de la voiture ; moi je regardais les passants par la portière opposée....

.....

Nous ne tardions pas à quitter Paris et je ne pensais plus guère à mon cousin Arthur. A ma mère qui me demandait un jour s'il me déplaisait pour mari, je me hâtais de déclarer :

—Oh ! laissez moi ne pas réfléchir encore à des choses trop sérieuses ; rien ne presse !

En notre paisible ville de province, l'hiver s'annonçait brillant ; résultat des stations prolongées de ma mère dans les magasins de Paris, j'avais de ravissantes toilettes, élément certain de succès mondains.

Mon premier bal fut un triomphe ; entourée, louée outre mesure, j'entrevoyais la vie sous son prisme le plus éblouissant. Au lendemain de ce flatteur début, une vieille parente, la marquise de Kervor, vint conférer avec ma mère. Je fus mandée au salon, ma mère me fixait, émue, attendrie ; les yeux en vrille de la marquise s'efforçaient à la bienveillance.

Elle devait prochainement donner une soirée, et me répétait :

—C'est en votre honneur, ma mignonne, vous vous ferez bien belle !

Dès notre entrée dans les salons, le vicomte d'Ingrandes, jeune homme riche, élégant et fat, dont j'avais déjà remarqué les assiduités, s'empressait, offrait son bras à ma mère, causait à mi-voix avec elle.

J'en profitai pour rejoindre mes amies.

L'orchestre avait à peine commencé à jouer une valse que je ne savais à quelle sollicitation répondre. Le beau vicomte était survenu, et le regard de ma mère m'imposait un danseur que je jugeais obsédant.

Mais, bousculant les prétendants aux diverses danses, un lieutenant s'inclinait devant moi.

Abasourdie, très rouge, je perdais visiblement contenance. Soupçonneux, froissé, M. d'Ingrandes m'observait.

L'officier, lui, très gaiement :

—J'espère, mademoiselle, que grâce à notre guérite, votre santé n'a point souffert de la fâcheuse averse. Maintenant, loyer dû d'un abri appartenant à l'administration militaire, je réclame l'honneur de cette valse.

Une vraie sommation, quoi !

Mon embarras se changeait en un accès d'hilarité ; et malgré l'injonction du regard maternel, je me laissai entraîner par le lieutenant d'ailleurs valseur émérite.

Le lendemain, tandis que la marquise de Kervor accourue chez nous m'admonestait d'importance sur l'incorrection de ma conduite qui me privait d'un parti exceptionnel en la personne du vicomte d'Ingrandes, le lieutenant de Lantillac demandait à ma mère de l'agréer pour fils. La famille de l'officier était connue de mes parents, sa fortune convenable ; et je n'objectais plus qu'il était trop tôt pour penser aux choses sérieuses !....

Grâce à la guérite du Luxembourg, j'avais évité la perte totale de ma jolie robe de soie blanche ; j'ai secoué le commencement de séduction de mon cousin dont le caractère irrésolu ne pouvait sympathiser longtemps avec le mien ; je n'ai pas épousé le vicomte d'Ingrandes, un joueur qui a gaspillé sa fortune, et je suis devenue l'heureuse compagne de mon cher colonel.

Vous étonnez vous encore de mon reconnaissant attachement à nos guérites ?

—Et votre brave factionnaire, qu'en avez-vous fait ? interrogeait une aimable curieuse.

—Mesdames, Pierre Rouard a eu l'honneur de vous ouvrir ma porte. Il est encore l'ordonnance—à présent un peu honoraire—de mon mari.

C'était bien un "au revoir" que je lui avais adressé!

BRINDILLES.

La femme est sujette au mensonge, mais elle ne trompe guère l'observateur attentif : pour la connaître, on n'a qu'à ne pas l'écouter.

Combien d'hommes croient avoir de la fixité dans les idées, parce qu'ils ont une idée fixe !

Presque toujours, aux yeux d'un auteur, l'intelligence parfaite de son œuvre chez un critique commence à l'admiration sans réserve.

Malgré tous les efforts des camarades ou des thuriféraires à gages, certaines œuvres qu'on tâche de lancer n'arrivent pas au succès. Elles sont trop légères et trop vides. Pour atteindre le but, il faut qu'un projectile ait un certain poids.

Il y a des gens qui ne savent ni garder leur argent ni le dépenser.

Dans un salon, il faut parler le langage des salons. En un pareil endroit, il est aussi déplacé d'émettre des pensées neuves, profondes, difficiles, que si l'on s'avisait d'y battre du fer ou d'y fendre du bois ; c'est faute de goût aussi complète d'y travailler de son cerveau que de ses mains.

On accepte la solitude, mais non l'isolement.

C'est la nuit qu'il fait le plus clair dans notre âme.

Combien affectent d'être sévères pour eux-mêmes, à seule fin de s'arroger le droit de l'être encore plus pour les autres !

Que de faux philosophes, que de fausses retraites, que de gens qui s'abstiennent de se montrer, dans l'espoir que leur absence sera remarquée !

On ne s'aperçoit guère plus de son bonheur que de sa bonne santé.

Inspirer la sympathie ne mène pas à grand'chose. Il faut se décider à avoir des ennemis.

Lorsqu'on est vieux, on incline à condamner comme absurdes l'agitation et jusqu'à la naturelle activité des jeunes hommes. C'est qu'au fond de soi-même on ne sent plus vibrer, comme un orchestre puissant et varié, les mille passions qui les excitent et rythment leurs gestes. On ressemble à un sourd dans une salle de danse : pour n'entendre pas la musique, tous les danseurs lui semblent des fous !

Chansons et Chansons.

Eugène Baillet, presque octogénaire, qui vient de mourir, était le dernier représentant de la chanson à la Béranger, du refrain selon le vieux mode et la mode passée. Il disparaît au moment où le succès d'une pièce nouvelle rappelle les strophes juvéniles de M. Maurice Donnay, les chansons ironiques de la fin du siècle, et les refrains du Chat-Noir.

Avec les chansonniers de la Butte le père Baillet faisait antithèse. Ses romances et sa gaieté sentimentale ne se seraient guère accommodées du ton de Mac Nab ou de J. Jouy. Ceux-là ne pouvaient être compris que des Parisiens avertis, des initiés de la blague montmartroise, et des friands de macabre et de cynisme spirituels

La muse d'E. Baillet était une personne plus simplette, et sa désuète naïveté était du moins plus accessible aux amateurs de la rue et de l'atelier qui fredonnaient ses rimes et ses couplets sans intentions littéraires.

Baillet qui n'aimait pas seulement ses chansons mais aussi et surtout celles de ses maîtres et et ses amis, avait au retenir des milliers de couplets qui faisaient les délices de la France de 1830 et de 1840, mais que les générations suivantes, dans leur noire ingratitude, s'étaient empresé d'oublier.

Il était le fidèle d'une tradition perdue. Il avait gardé cette admiration passionnée de Béranger qui nous étonne un peu, et qui indique à quel point la "tête française" — pour parler comme Henri Heine—a changé depuis soixante ans. J'ai entendu un homme fort remarquable, aussi spirituel dans ses propos que profond dans ses travaux d'économie politique et sociale, M. Funck Brentano père improviser un parallèle entre V. Hugo et Béranger, où tout l'avantage, à l'écouter, était pour ce dernier.

Baillet était de cette école dont presque tous les élèves en chansons furent membres du "Caveau", et qui a compté dans ses rangs un P. Dupont, un Nadaud et des Charles Vincent, Birani, Liorat, les frères Lionnet et Saint-Germain,—tous ces amoureux du couplet bien tourné, du refrain bien frappé, triomphateurs d'un temps où les héros de Paul de Kock ne se faisaient aimer que s'ils savaient filer la romance et où, dans les maisons bourgeoises comme dans les faubourgs, chacun "disait la sienne" entre la poire et le fromage.

Les chansons de Louis Houssot, les succès de Thérésa, avaient chassé des modestes tréteaux, où elle montrait sa grâce romanesque, la chanson de Baillet et de ses amis. Baillet avait encore connu ces petites salles du boulevard du Temple, où l'on venait entendre des refrains qui sembleraient singulièrement fades au public des cafés concerts de Paris.

A la salle Bonne Nouvelle, à la galerie du café de France, à la salle Sainte Cécile, à la salle de la Fraternité, au café de Mulhouse, à l'estaminet lyrique du passage Jouffroy, pas de ces affiches bariolées, de ces vedettes lumineuses, qui nous annoncent les étoiles du jour et les comètes en représentations : une simple pancarte près de l'estrade.

Tour à tour venaient l' "ingénue", la forte chanteuse à roulades :

Mon arrêt descend du ciel !

—la "dugazon" experte à manier le couplet de facture :

Mon Aldegonde,
Ma blonde !....

—la "déjazet" :

J'suis née z'à la point' Saint-Eustache
J'étais l'rossignol du quartier.
J'suis capable, afin qu'on l'sache,
D'chanter un opéra bientier !

—le "baryton" :

Des bras pour la défendre !
Un cœur pour la chérir !....
Des bras!... un cœur !... des bras!...

—la "basse chantante" :

Les matelots de la "Belle-Eugénie"
Ont pavoisé des plus belles couleurs
Ce beau vaisseau qui part pour l'Italie :
C'est le pays des belles et des fleurs !

C'est dans ces lieux aujourd'hui disparus, et si différents des "boîtes" actuelles que les romances de Baillet et de ses confrères étaient révélées au public qui ne tardait pas à les répéter. Certaines sont parvenues jusqu'à nous. Vous avez peut-être ouï quelque ouvrière chanter comme sa mère-grand :

Mon cœur a vingt ans pour t'aimer,

ou cette chanson que Hugo, paraît-il, avait louée :

Quand vous connaîtrez ma voisine,
Ma voisine au regard si doux,
Rosine,
Votre cœur en sera jaloux.

Tout cela, sans doute, nous paraît bien fané, bien rococo, et nous sourions avec un léger dédain. Mais avouez qu'il valait mieux entendre à un coin de rue ces refrains romanesques et ces vers attendris que l'écho de l'"Internationale !"

CUISINE.

Tournédos à la Gabrielle

Pour une douzaine de tournedos, préparer 1 kilo d'appareil à pomme duchesse dans lequel on incorpore un salpicon composé de 125 gr. de blanc d'une volaille rôtie et 60 gr. de truffes, le tout découpé en petits dés. Partager cet appareil en 24 parts égales. Dresser une douzaine de ces parts en forme de rondelles plates et de même grandeur que les tournedos auxquels elles serviront de supports en remplacement des croûtons en pain frit. Dresser en forme de poires les douze autres parts d'appareil. Passer à l'œuf, chapelurer et faire frire ces rondelles et ces croquettes en forme de poires. D'autre part, faire braiser 6 laitues farcies de godiveau aux fines herbes, puis faire pocher à l'eau salée 48 ronds de moelle. Faire sauter au beurre et huile ces tournedos, les déposer sur ces rondelles en appareil duchesse. Sur chaque tournedos poser 4 ronds de moelle pochés et 4 lames de truffes ; les arroser avec de la sauce madère beurrée et les faire glacer au four. Placer sur le tout une croquette en forme de poire et frite ; entourer le tout avec les six laitues farcies, braisées et partagées par le milieu. Servir chaud en même temps qu'une sauce madère beurrée.

Gâteau Moka

Biscuit coupé en deux dans son épaisseur, de façon à en former deux abaisses dont on enduit un côté avec une crème composée de 100 gr. de sucre, 4 jaunes d'œufs, un verre à bordeaux de lait, une cuillerée à bouche d'essence de café, faire prendre sur le feu en prenant soin de ne pas laisser bouillir ; faire tiédir puis y incorporer 250 gr. de beurre, joindre ensuite les deux morceaux de biscuit en plaçant l'un sur l'autre ; les côtés recouverts de crème, masquer et décorer le gâteau avec une poché à douille, garnie de la crème Moka.

MENUS

DÉJEUNER

Œufs à la Malmaison
Tournedos Henri IV
Cassoulet doré
Petits Pois au Beurre
Croquettes Fructidor

DINER

Potage crème d'Asperges
Langue de Boeuf à la Romaine
Timbale du Vatican
Sorbet à l'Orange
Selle de Mouton à la Bouquetière
Glace aux Fraises

Au pied du Vésuve

Naples, 28 avril—La région du Vésuve vient d'être de nouveau désolée par un désastre

Une pluie torrentielle est tombée la nuit dernière accompagnée d'un vent violent.

Les torrents d'eau entraînant une quantité considérable de boue de sable et de cendres dans la direction des villages de Somma et de Santa Anastia ont tout détruit sur leur passage, bloquant les routes, interrompant les communications télégraphiques et enlevant les rails du chemin de fer.

Des troupes et des fourgons militaires ont été immédiatement envoyés sur les lieux du désastre afin de porter secours aux sinistrés.

Les infortunés habitants réveillés au milieu de la nuit par l'inondation, se sont enfuis à la hâte sans avoir eu le temps d'emporter les objets les plus indispensables.

La plupart des maisons de Somma sont envahies par la boue, certaines d'entre elles menacent ruine et devront probablement être complètement reconstruites.